

À la ligne

À partir du texte de **Joseph Ponthus**
publié aux **éditions de la Table Ronde**

Compagnie **D'ici Demain**

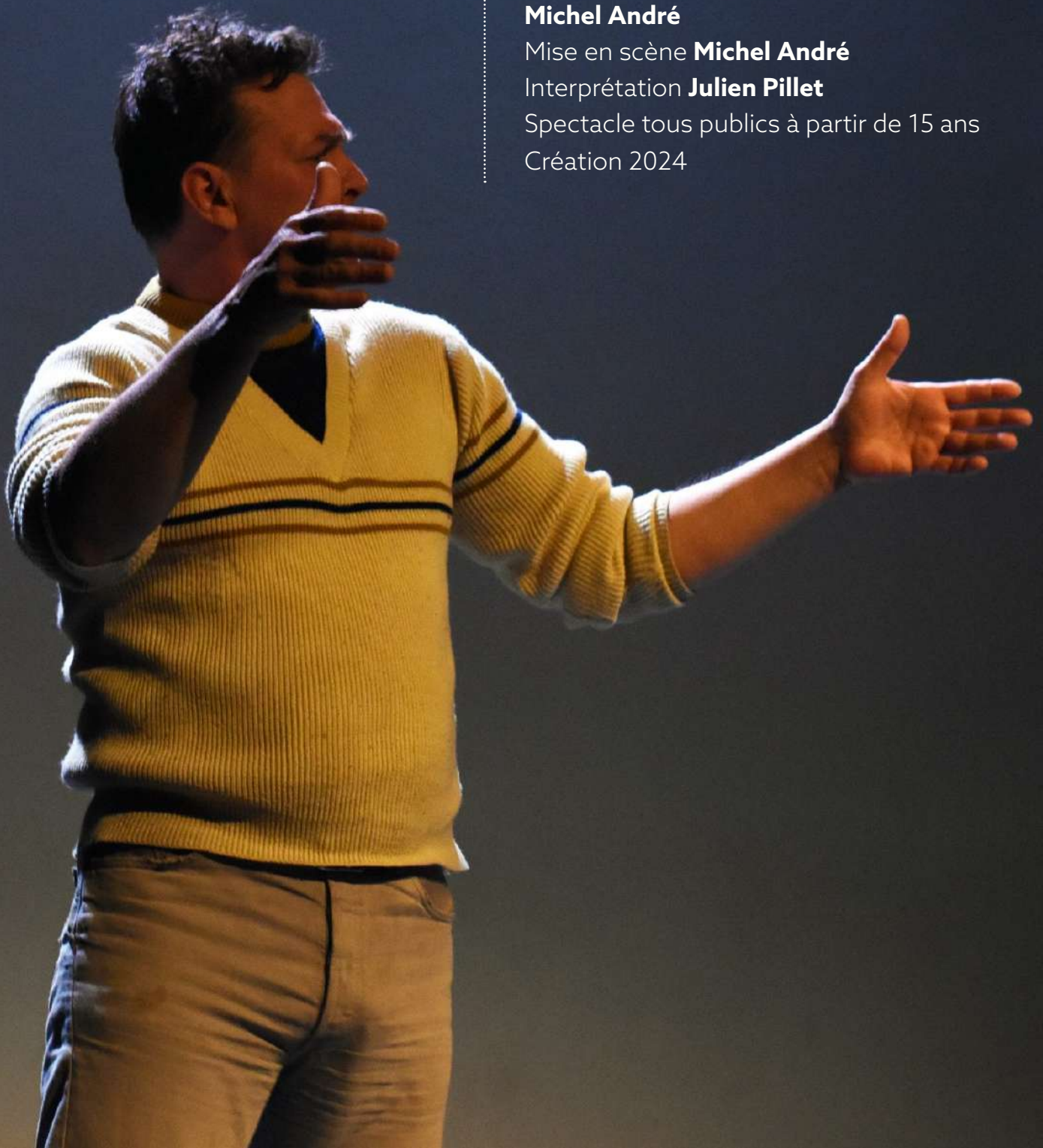
Collaboration artistique **Julien Pillet et
Michel André**

Mise en scène **Michel André**

Interprétation **Julien Pillet**

Spectacle tous publics à partir de 15 ans

Création 2024



impulsions

À l'abattoir, j'y vais comme on irait à l'abattoir

À la ligne, Joseph Ponthus

Lorsque j'ai découvert *À la ligne* de Joseph Ponthus, je pensais naïvement que la violence faite au corps, à l'humain en général, avait disparu ou du moins que les conditions du travail à la chaîne, à la ligne comme on l'appelle aujourd'hui s'étaient améliorées. Comment, avais-je pu oublier le très bon film documentaire *Entrée du Personnel* de Manuela Frésil, réalisé quelques années auparavant ? Malgré la brutalité des combats entre l'homme et la machine où l'on voit comment celle-ci maltraite les femmes et les hommes, la réalisatrice parvenait pourtant à trouver une poésie du réel, d'une part en réécrivant les témoignages des ouvrières et ouvriers et en leur faisant rejouer, un peu comme des acteurs incarnant leurs propres monologues ; d'autre part, en leurs demandant à l'extérieur de l'abattoir d'exécuter les gestes répétitifs auxquels ils sont soumis huit heures par jour et ce à une cadence folle.

Joseph Ponthus, lui, a travaillé à l'abattoir non pas en tant qu'ouvrier mais en tant qu'intérimaire. Une double peine en quelque sorte, celle du travail à la chaîne mais également celle de l'intérimaire qui ne sait jamais dans quelle usine et à quelle heure il sera envoyé.

Michel André

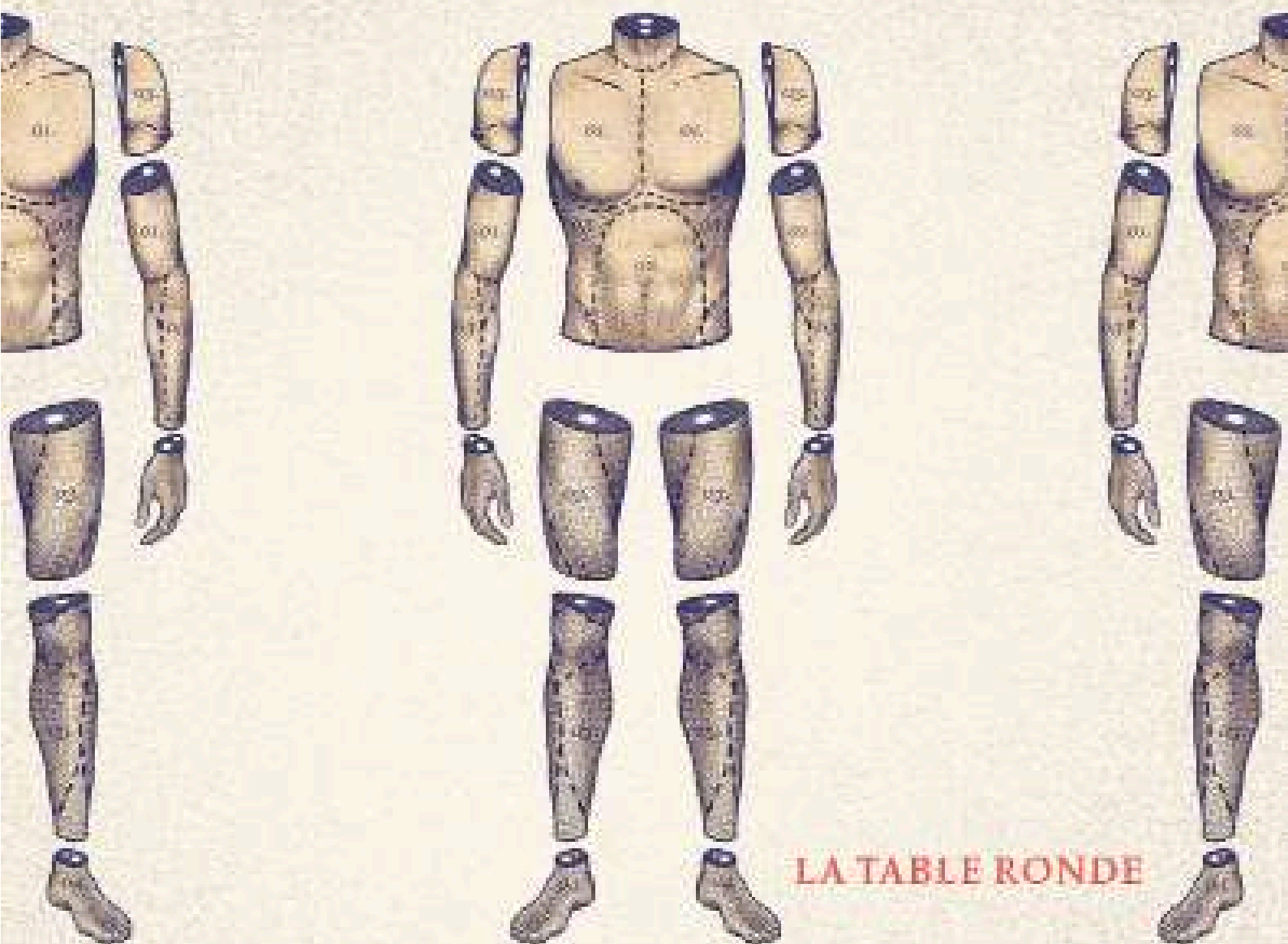
En entrant dans la lecture de « À la ligne » de Joseph Ponthus, j'ai ouvert la porte sur une réalité qui m'était inconnue, la vie d'un travailleur intérimaire. Immédiatement j'en ai été saisi, ce monde-là existe, comment avais-je pu l'oblitérer, ne pas le voir, ne pas le penser ? C'est en découvrant cette réalité pourtant bien tangible et terriblement incarnée qu'une petite honte au fond de moi s'est allumée comme pour me ramener au réel bien concret de l'homme à qui l'on dit sans considération, qu'il n'a qu'à traverser la rue pour trouver du travail. Le quotidien de ces heures qui défilent à la chaîne sur les lignes d'usine où le monde ouvrier à laisser place à l'anonymat de l'intérimaire. Il est à l'usine et arrache au temps du travail le peu de temps qu'il reste pour écrire les pensées qui font tenir debout avant qu'elles ne s'évaporent. Il y a toute cette ingéniosité invisible pour survivre au travail, ces petites astuces pour faire le boulot au mieux, au plus vite et si possible à l'économie. C'est une pensée au travail, celle d'un homme à l'usine qui nous ouvre les yeux sur une réalité que l'on fait semblant de ne pas voir.

Julien Pillet

JOSEPH PONTIUS

À LA LIGNE

Feuilles d'usine



LA TABLE RONDE

intentions dramaturgiques

*C'est fantastique
tout ce qu'on peut supporter.
C'est fantastique !*

À la ligne, Joseph Ponthus

La matière dramaturgique de la pièce est plurielle. Au départ : l'adaptation du texte de Joseph Ponthus avec comme moteur de mes choix, des fragments qui portent une douce ironie. Ensuite, la volonté de faire une grande place à la chanson populaire comme des échappées de réconfort ami, des ruptures qui chantent les failles, disent le besoin d'aimer, la tendresse. Enfin, des témoignages bruts qui font ressentir la blessure à fleur de peau, la brisure, la douleur. Ils construisent un chemin où le tragique et le comique se jouent l'un de l'autre comme un affrontement pour ressentir le déséquilibre de l'intérimaire qui tente de devenir auteur, qui cherche la bonne distance pour ne pas se laisser submerger par la plainte et le chaos. Cette approche d'une composition qui mêle l'écriture, la poésie, la chanson, le témoignage, permet de ne pas tomber dans un récit binaire du bien contre le mal. Au contraire, il permet une tension narrative toujours en alerte, sur le qui vive, dans un mouvement permanent.

C'est l'acteur qui porte le récit de l'auteur juste après son épuisement et cet épuisement s'exprime tantôt dans l'ivresse, la folie, le déracinement, tantôt dans une fragilité chantée du réel de l'usine, sa part d'ombre et de découvertes. L'écriture de Ponthus n'est pas un plaidoyer à charge contre l'usine, nous dit-il lors de divers entretiens, mais bien la lucidité d'une forme certaine d'obsolescence de l'homme comme l'écrivait le philosophe Gunther Anders. Cette activité de la pensée qui après épuisement retrouve son souffle, non pas comme si le corps retrouvait l'heure du repos mais une respiration encore tremblée qui a besoin de s'écrire pour se dire.

Plus que le récit du travail à la chaîne, c'est le récit de la précarité du « temps volé » que je veux mettre en jeu, en scène. C'est l'histoire d'un homme, d'un corps perdu dans un espace qui ne sait plus si c'est le jour où la nuit, où ce qui compte ce n'est pas que l'on ait mal au corps, mais à quelle heure on va finir. Éclairage au néon, pas de fenêtre dans les salles de la chaîne, les oiseaux n'y entrent jamais, et avec le bruit des machines, pas de conversations possibles avec les collègues. Alors on chante pour faire passer le temps, on fredonne du Trenet, du Johnny, du Sardou, du Balavoine, du Brel, du Barbara et bien d'autres encore. L'acte de chanter pour ces travailleurs de la ligne de production est le remède des jours face aux gestes répétitifs des huit heures de travail où pour gagner leurs vies, ils tuent, ils découpent, ils emballent. Chaque jour travaillé est comme un contre la montre face à la machine, de la production qui silencieusement se chante à l'intérieur des corps.

Michel André

intentions pour la mise en scène

L'usine c'est une tenue que je garde une semaine et qui se cradifie et pue de plus en plus au fil des jours

À la ligne, Joseph Ponthus

Il n'y aura pas de machines pour illustrer l'usine, pas de décor pour nous faire croire au présent de l'usine. La raison est que nous ne sommes pas dans le temps de l'usine mais dans le temps de l'écrivain qui travaille dans l'usine : un hors temps, ces deux heures après le travail qu'il consacre à l'écriture comme le récit d'une expérience qu'il se réapproprie pour se libérer de la chaîne qu'il subit.

Quelle scénographie pour une pensée au travail ?

Un espace que l'on ouvre pour y vider ses poches après le boulot
Un mur où adosser ses instants de vie volés au harcèlement de la ligne
Un coin de table d'où remontent les effluves de la chaîne qui vous collent à la peau
Un grand cube d'atelier éclairé de néons et un couloir de bruits
Cette clope fumée derrière la porte de secours pour se secourir
Et là-bas, un coin plus ou moins éclairé,
peut-être une chaise une bassine d'eau salée pour se décongestionner les pieds,
un vestiaire à 5h du matin, les visages des collègues avec leur casque anti-bruit, les petits gestes échangés, les gars sous la douche, sa femme profondément endormie quand on part au boulot, un chien qui nous fait la fête au retour...

À ce stade, mes intuitions portent sur la recherche d'un en-dehors de l'usine. Un peu comme si l'écrivain rodait autour ou la faisait visiter à quelqu'un d'étranger au travail à la chaîne. Il s'agira ainsi de convoquer des objets qui racontent l'usine de manière résiduelle et qui, par la synecdoque, recomposent l'usine au prisme des marques qu'elle laisse sur les corps. Ainsi un espace vide, un tabouret, une bassine dans laquelle l'acteur masse ces pieds pour ce faire du bien, une éponge, une crème que l'on met sur ses mains ou pour soigner les douleurs des épaules ; nous inventerons comme des rituels, des apaisements comme soins du corps que nous allons théâtraliser. En évoquant cette piste "d'après l'usine", qui rejoint aussi celle pour l'acteur de chanter des chansons sur scène, je pense à la parole d'une ouvrière qui disait :

« Dans la nuit du dimanche au lundi, je ne dors pas parce que je sais qu'il faut que je retourne là-bas. Je n'arrive plus à mettre ma côte [son habit d'ouvrière], détourner l'épaule pour pouvoir m'habiller. Chez moi, je n'arrive plus à m'habiller non plus, à mettre mes chaussettes, mes chaussures... Ça vous donne envie de pleurer quand à la maison, on arrive plus à s'occuper de ces affaires à cause du travail. »

Entrée du personnel, Manuela Fresil

Le costume des ouvrières et des ouvriers que j'ai pu voir dans le film *Entrée du personnel* est tout simplement impressionnant, il y a quelque chose de l'ordre du moyen âge, plusieurs épaisseurs, des côtes de maille, des gants énormes, des bouchons dans les oreilles, un casque encore par-dessus. J'aimerais que ce costume existe sur la scène comme un totem et que, pas à pas tout au long du spectacle, l'acteur l'habite progressivement comme s'il devait s'y enfermer ou se transformer à son contact, malgré lui.

À l'usine on chante
Putain qu'on chante

Le son et la lumière joueront un rôle central dans l'écriture du spectacle : le son n'est pas présent au début du spectacle, il n'entre en mouvement que lorsque nous rentrons dans l'usine mais très faiblement, comme si il était dans la tête de l'acteur (l'écrivain), il n'est pas le son réaliste de l'usine mais plutôt une recomposition musicale qui s'en inspire. Cependant le son de l'usine parfois reprends ces droits, un peu comme s'il y avait une lutte de deux partitions qui s'affronte : les sons de l'usine et ceux composé par l'ingénieur du son qui déréalise le réel pour chercher la musique qui se joue dans la tête de l'acteur.

Pour la lumière, je souhaiterais travailler sur une lumière très resserrée sur l'acteur, pouvant parfois nous permette de ne voir qu'une partie du corps de l'acteur ou son visage. Je voudrais également que la lumière dessine les espaces et conditionne les mouvements et déplacements de l'acteur, et qu'ainsi la lumière mais également le son soient des partenaires de jeu pour l'acteur.



matières et inspirations

Cette vie à la chaîne, je l'apprendrai au fil des semaines. En ce premier jour, je la devine à peine : par la tension d'un visage, par l'énervement d'un geste, par l'anxiété d'un regard jeté vers la carrosserie qui se présente quand la précédente n'est pas finie. Déjà, en observant les ouvriers l'un après l'autre, je commence à distinguer une diversité dans ce qui, au premier coup d'oeil, ressemblait à une mécanique humaine homogène : l'un mesuré et précis, l'autre débordé et en sueur, les avances, les retards, les minuscules tactiques de poste, ceux qui posent leurs outils entre chaque voiture et ceux qui les gardent à la main, les « décrochages »... Et, toujours, ce lent glissement implacable de la CV qui se construit, minute après minute, geste par geste, opération par opération. Le poinçon. Les éclairs. Les vrilles. Le fer brûlé. [...]

Dans les interstices de ce glissement gris, j'entrevois une guerre d'usure de la mort contre la vie et de la vie contre la mort. [...] Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, cette grimace, ce « décrochage », c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : « Je ne suis pas une machine ! ».

L'établi, Robert Linhart

Quand je parlais au chantier, la journée déjà m'avait appartenu. Je voulais aimer la réalité, n'y pas couper. Il n'y a pas d'autre monde. Ma réalité, c'était le travail. J'acceptais. Travailler pour la société et non pas pour un parasite quelconque, ça m'aurait plu. En attendant, je ne voulais pas faire du travail une pénitence, une malédiction [...] Celui qui avait dit « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » n'avait pas tout dit. On pouvait relever le défi et faire du travail une joie.

Travaux, Georges Navel, Gallimard, 1945, Folio

*L'usine, la grande usine univers, celle qui respire pour vous.
Il n'y a pas d'autre air que ce qu'elle pompe, rejette.
On est dedans.*

*Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet.
La peau, les dents, le regard.*

*On circule entre des parois informes. On croise des gens, des sandwiches,
des bouteilles de coca, des instruments, du papier, des caisses, des vis. On
bouge indéfiniment, sans temps.*

Ni début, ni fin.

Les choses existent ensemble, simultanées.

L'excès-L'usine, Leslie Kaplan

Au début, on pense qu'on ne va pas rester. Mais on change seulement de poste, de service. On veut une vie normale. Une maison a été achetée, des enfants sont nés. On s'obstine, on s'arc-boute. On a mal le jour, on a mal la nuit, on a mal tout le temps. On tient quand même, jusqu'au jour où l'on ne tient plus. C'est les articulations qui lâchent. Les nerfs qui lâchent. Alors l'usine vous licencie. À moins qu'entre temps on ne soit passé chef, et que l'on impose maintenant aux autres ce que l'on ne supportait plus soi-même. Mais on peut aussi choisir de refuser cela.

Entrée du personnel, Manuela Frésil, France, 2011 - 59 minutes



Entrée du personnel

Un film de Manuela Frésil

*"Une fois qu'on a appris le geste...
On est comme des machines !"*



la compagnie d'ici demain

Origines

La compagnie d'ici demain a été créée en 2022 par Michel André dans la continuité du projet du Théâtre La Cité, lui-même issu de la compagnie de la Cité. Michel André, metteur en scène, et Florence Lloret, cinéaste documentaire ont fondé la compagnie de la Cité en 1998, d'abord installée dans le quartier du Panier de Marseille. Elle est alors accueillie en résidence au Théâtre du Merlan, scène nationale implantée dans les quartiers Nord. Michel André met alors en scène avec des habitants de Marseille *Le chemin des possibles* et *En ces temps incertains*, à partir d'une commande d'écriture faite à l'auteur australien Daniel Keene.

En 2005, le Théâtre La Cité ouvre ses portes et prolonge le projet de la compagnie de La Cité. Il se construit autour d'une démarche que l'on pourrait qualifier de théâtre documentaire avec la création des spectacles *Rue des Mugnets*, *Nous ne nous étions jamais rencontrés*, *Jusqu'ici tout va bien*, *L'alphabet des oubliés*. C'est dans ce cadre que le terme d'écritures du réel fait son apparition, plus ouvert et fidèle que celui de théâtre documentaire à ce qui se joue sur le plateau dans leurs créations. Les spectacles de Michel André échappent au témoignage pour mettre en jeu le processus de recherche et d'enquête en lui-même. Le Théâtre La Cité invite alors d'autres artistes, de toutes disciplines, intéressés par ces écritures, à collaborer et il ouvre en parallèle le champ de la création aux habitants de la ville en créant les Ateliers de La Cité. Régulièrement, des philosophes, des chercheurs, sont invités au théâtre. Une articulation art et société s'expérimente et prend forme.

C'est au Théâtre La Cité que s'invente la Biennale des écritures du réel dont la première édition a lieu en 2012. Le Théâtre La Cité y mêle ses propres productions nées sur le territoire et les créations de Michel André, à celles d'écritures venues d'ailleurs.

Matières en travail

La compagnie D'ici demain est créée en 2022 dans cette continuité, pour porter les créations de Michel André et leur permettre une plus grande visibilité ainsi qu'une autonomie vis à vis du Théâtre La Cité. Le travail de la compagnie se construit à partir d'histoires vraies, d'écritures de l'intime, d'une réflexion sur notre présent et d'un croisement entre les sphères du spectacle vivant et des sciences sociales. Il s'articule autour de trois axes :

- **Un cycle de conférences théâtralisées** à destination de la jeunesse en collaboration avec un chercheur ou un penseur. Ainsi le spectacle *Ne laisse personne te voler les mots* (2017-2020), premier volet du projet « Jeunes à vif », questionnait les crispations identitaires actuelles et l'histoire du Coran, à partir de l'histoire vécue de Selman Reda et en collaboration avec l'islamologue Rachid Benzine. *Le Pas de l'Autre*, dixième volet

« Jeunes à vif » questionne les migrations induites par le changement climatique en collaboration avec le chercheur François Gemenne. Le troisième volet s'intitule *La Machine c'est moi* et se construit en collaboration avec le penseur Fabian Scheidler, auteur de *La fin de la Mégamachine*, un essai philosophique et politique qui interroge l'histoire de l'Humanité au prisme de la notion de progrès.

· **Des créations partagées invitant des publics non-professionnels** à investir la scène. En 2017, la création *To Burn or note* portait sur le monde du travail et ses métamorphoses et réunissaient enseignants, chômeurs, bénéficiaires du RSA, anciens urbanistes, artistes, journalistes, éducateurs spécialisés, cadres supérieurs autour de cet enjeu contemporain. Un nouveau cycle s'ouvre en 2022 sur la question de l'amour, traitée à partir de l'imaginaire cinématographique.

· **Des solos intimes croisant art et société.** Le spectacle *À la Ligne*, construit à partir du texte de Joseph Ponthus, est initié en 2022 et sera produit à l'horizon 2024. Il interroge le travail à la chaîne dans le monde de l'agroalimentaire.

« L'habitude la plus difficile à perdre, puisque c'était celle de toute une vie, serait celle que j'avais de m'écouter moi-même l'écouter. Cette manie risquait de réduire à néant les chances que j'avais de voir mon frère tel qu'il était. (...) Je devais, au moins pour un temps, cesser de me vivre en romancier. Je devais apprendre à écouter. Repartir de zéro, nettoyer les conduits, résister à l'identification trop facile, dominer l'envie de me tirer avec l'histoire de Robby et d'en faire la mienne ».

John Edgar Wideman, *Suis-je le gardien de mon frère ?*

Les écritures du réel sont le terreau poétique de la compagnie D'ici demain. Elles sont plus que jamais des écritures d'aujourd'hui, en interaction avec la société dans lesquelles elles s'inventent. Des écritures de la relation, de personne à personne. En se frottant à l'expérience du réel, elles fouillent les zones de mystère et d'invisible en chacun de nous et explorent l'infini d'une personne plutôt que la fixité du personnage.

l'équipe artistique

À partir du texte de **Joseph Ponthus**

Collaboration artistique **Julien Pillet Michel André**

Mise en scène **Michel André**

Interprétation **Julien Pillet**

Lumière **Yann Loric**

Son **José Amerveille**

Costumes **Aude Amadeo**

Scénographie **Margaux Nessi**

Accompagnement chant **Babeth Joinet**

Production / diffusion **Lorraine Carrière**

biographies



Michel André

Artiste en charge de la direction artistique et de la programmation du Théâtre La Cité, Michel André, né à Mons en Belgique, est comédien et metteur en scène. Il s'est formé à l'école du Théâtre National de Strasbourg et fonde la Compagnie de la Cité en 1994. Puis il suit une formation de cinéma documentaire et oriente son théâtre vers une écriture de plateau en prise avec la vie de ceux qu'il convie à partager la création de ses spectacles. Il ouvre avec Florence Lloret le Théâtre La Cité en 2005 et poursuivent leur démarche vers un théâtre que l'on pourrait qualifier de documentaire en créant les spectacles Rue des Muguets, Nous ne nous étions jamais rencontrés, Jusqu'ici tout va bien, To burn ou not. Ils créent avec Florence Lloret la Biennale des écritures du réel, temps fort de visibilité, festival désormais inscrit dans le paysage culturel marseillais.



Julien Pillet

Comédien formé à L'INSAS. Julien Pillet fonde la compagnie Le Nyctalope en 1991 avec le désir d'attraper des spectateurs qui s'ignorent, qu'ils soient en appartement, en rue, dans les musées, dans les bars et pourquoi pas à l'hôpital. Son parcours l'emmène à collaborer avec les Compagnies 26000 couverts, OPUS, Décor Sonore, Le Cylindre théâtre. Passant d'une « Tempête sur une toile Cirée » à « La chasse au Snark » sautant d'une « Crèche à moteur » à « La ménagerie mécanique » des « Pièces de musée » au parquet du « Bal des 26000 » mais aussi comme clown auprès d'enfants hospitalisés avec le Rire Médecin. Un parcours éclectique qui privilégie la co-écriture à plusieurs mains, la quête de nouveaux rapports avec les spectateurs et le mélange des genres.

données synthétiques

Fiche technique (en cours)
3 personnes en tournée
Espace de jeu (minimum) : 7m x 7m
Prémontage lumières par le lieu d'accueil
Montage - raccords : 2 services techniques à J

Calendrier

8 semaines de résidence entre avril 2023 et mars 2024
Création mars 2024

données de production

Production Compagnie D'ici demain

Coproduction - soutiens Théâtre Joliette, scène conventionnée (Marseille) / Théâtre Molière, scène nationale (Sète) / Festival Contre Courant (CCAS)

Soutiens : DRAC PACA / Fondation Et si... / Archives départementales des Bouches du Rhône / Forum Jacques Prévert, scène conventionnée (Carros) / Le Parvis, scène nationale (Tarbes) / La Tricoterie (Bruxelles)

contacts

Lorraine Carrière
Responsable production/diffusion
Administration/production Cie D'ici demain
admin@theatrelacite.com
04 91 53 95 61